ÉLOGE DE VICQ-D'AZYR,

Lu à la deuxième séance publique de la Société de Médecine, le 22 brumaire an VI.—12 nov. 1797.

Par LAFISSE.

EN décernant un éloge public à Vicq-d'Azyr, la société n'a pas eu pour objet d'honorer la mémoire de cet homme célèbre. Elle savoit que lui-même il s'est élevé, par ses ouvrages, un monument plus durable que de vaines paroles, et que son nom suffit à sa gloire. Elle a voulu payer le tribut de ses regrets au savant estimable à qui la France dut l'institution de la première société de médecine, de cette société dont la nôtre a l'avantage de posséder presque tous les membres. Elle a voulu remettre un grand exemple sous les yeux de tous ceux qui se livrent à l'étude des sciences, ou qui se consacrent, en particulier, à celle de l'art de guérir.

Félix Vicq-d'Azyr, docteur-régent de la ci-devant faculté de médecine de Paris, commissaire-général des épidémies, de la ci-devant académie des sciences, de l'académie

française, secrétaire-perpétuel de la ci-devant société royale de médecine, etc. naquit à Valognes, le 23 avril 1748, de Félix Vicq, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, et de Catherine Lechevalier.

Je ne m'arrêterai point à le suivre dans cet âge équivoque, dont les erreurs ou les succès ont souvent si peu de rapport avec le reste de la vie. Après avoir fait ses humanités à Valognes, et son cours de philosophie à Caen, il vint étudier la médecine à Paris. C'est en suivant les leçons du célèbre Antoine Petit qu'il prit un goût particulier pour l'anatomie, dont il s'occupa dans la suite avec tant de succès.

En 1772, il entra en licence à la faculté de Paris. C'est ici que commence véritablement sa carrière, qui fut bien courte si l'on ne mesure que le tems, et qui paroît immense, en la jugeant par ses travaux. Dans l'espace borné de vingt-deux années, dont les dernières agitées par les troubles convulsifs de la révolution furent presque perdues pour la science, nous verrons ce que peut le génie secondé par un travail opiniâtre et bien dirigé : nous verrons combien l'homme enflammé du desir de la gloire, et passionné pour l'étude, en mettant à profit tous les instans d'une vie trop prompte à s'écouler, peut acquérir de connoissances ; combien il peut

enrichir son siècle, et servir une patrie qu'on accuseroit d'être ingrate, s'il étoit permis de penser qu'elle approuva les fureurs des monstres qui l'ont privée des citoyens les plus capables de l'illustrer.

Avant de parcourir les ouvrages de notre confrère, qui forment tout le tableau de sa vie; avant de dire ce qu'il a fait pour la nature, voyons ce qu'elle fit pour lui. Elle l'avoit doué d'une taille avantageuse, d'une figure agréable, intéressante, et modeste. Son œil étoit spirituel, son regard noble, sa parole douce; il avoit le maintien réservé, l'abord honnête, et quelquefois un peu froid. A beaucoup de pénétration il joignoit une grande justesse de jugement, une mémoire excellente, des vues élevées, et de vastes conceptions. Il exprimoit ses idées avec clarté, parce qu'il les disposoit avec ordre. Quoiqu'il eût de la fermeté dans le caractère, il s'y mêloit quelque foiblesse. Aimant les louanges il paroissoit les négliger; sensible aux contrariétés il avoit l'art de se contraindre, mais sa rougeur le trahissoit, et les impressions étoient durables. Insinuant sans flatterie, souple sans bassesse, adroit sans artifice, il sut toujours profiter habilement des circonstances, et ne se compromit jamais. Les affections de son cœur

étoient douces, les mouvemens de son esprit impétueux. Deux grandes passions avoient en lui subjugué toutes les autres; l'une étoit celle de s'instruire, et l'autre de se distinguer. Aussi constant à suivre le travail que courageux à l'entreprendre, aucune difficulté ne le rebutoit, les recherches les plus minutieuses ne lassoient point sa patience, parce qu'il savoit que c'est dans les ressorts les plus imperceptibles, que la nature a caché le secret de ses plus grandes opérations.

Pour bien juger de ces ressorts, Vicq-d'Azyr s'apperçut de bonne heure qu'il étoit nécessaire d'examiner tous leurs rapports, et d'en connoître les variétés. Après avoir étudié parfaitement l'anatomie de l'homme, il sentit qu'elle avoit besoin d'être éclairée par celle des animaux. Il observa la structure, les modifications, ou l'absence de chaque organe sur les différentes espèces de corps vivans, et fixa la place que chacune devoit occuper dans la chaîne immense des êtres.

Pendant les vacances de 1773, il ouvrit un cours gratuit et complet d'anatomie comparée à l'amphithéâtre des écoles de médecine. Ce nouveau genre d'enseignement, un plan grandement dessiné, des détails intéressans, des conséquences lumineuses, le langage pur,

élégant et facile du jeune professeur, attirèrent bientôt un grand nombre d'auditeurs, dont la foule alloit toujours en croissant. A la rentrée des écoles, comme les professeurs de la faculté devoient enseigner aux mêmes heures que Vicq-d'Azyr, on lui proposa de changer les siennes : sur son refus, on lui ferma l'amphithéâtre. Il fut très-sensible à cette mortification, qu'il auroit pu facilement éviter avec un peu de condescendance ou, pour tout dire, avec moins d'opiniâtreté.

Antoine Petit, qui, dans cette circonstance, avoit été son partisan, s'empressa de le consoler. Il avoit vu les talens de Vicq-d'Azyr se développer sous ses yeux ; il prévoyoit que son élève le surpasseroit un jour ; il faisoit gloire de l'avouer publiquement ; il se fit remplacer par lui dans la chaire d'anatomie du jardin des Plantes, où son âge et sa santé ne lui permettoient plus de continuer ses leçons. La même affluence d'auditeurs que Vicq-d'Azyr avoit attirée aux écoles de médecine, le suivit à l'amphithéâtre du Musée, dont l'enceinte se trouva pour la première fois trop étroite. Malheureusement ses nouveaux succès fûrent encore bientôt interrompus. Petit n'avoit consulté dans son choix que l'avantage des élèves et la gloire des

sciences; des droits qu'il avoit négligés lui donnèrent un autre successeur.

Vicq-d'Azyr dont le courage augmentoit avec les obstacles, dont les vues s'agrandissoient en proportion des difficultés, commença chez lui-même un cours d'anatomie physiologique, dont le plan seul étonne, par l'étendue des connoissances qu'il annonce, par la multitude des objets qu'il présente, et par l'ordre admirable dans lequel ils y sont classés. Un accident imprévu vint le troubler encore dans cet asyle. Un crachement de sang considérable fit craindre pour ses jours, et l'obligea de suspendre l'enseignement. Forcé de garder le silence, il ne put se résoudre à l'inaction. Dès que ses forces le lui permirent, il alla dans le lieu de sa naissance, pour achever de se rétablir. Le voisinage de la mer lui fournit l'occasion de reprendre son étude chérie.

Les naturalistes ont décrit avec soin la structure des quadrupèdes, celle des oiseaux, des insectes et des végétaux: l'histoire des poissons n'avoit pas été suivie avec le même zèle et le même succès. Quelques espèces seulement, quelques organes séparés avoient été décrits par les anatomistes, mais ces morceaux étoient décousus, et ne suffisoient point

pour comparer chaque ordre de poissons avec les autres corps vivans. Vicq-d'Azyr essaya de remplir cette lacune dans l'histoire des animaux. Sans se borner aux formes extérieures, il établit la distinction des grandes classes de poissons sur les caractères anatomiques généraux qui leur sont propres. Il bannit de ce genre les cétacées, qui se rapprochent davantage des quadrupèdes; il ne met au rang des poissons que ceux dont le cœur n'a qu'un ventricule, dont les femelles ont des œufs, qui sont dépourvus de poumons, et dont l'organe de l'ouie n'a point d'ouverture extérieure: par conséquent il y fait rentrer les cartilagineux, que Linnée en avoit rejettés. Il distingue trois ordres de poissons; les cartilagineux, les poissons longs ou anguilliformes, et les épineux. Il en décrit d'abord le squelette, ensuite les muscles qui servent au mouvement total, ou dont l'action se borne à quelques parties, et enfin les viscères. Il fait remarquer les rapports que les poissons ont entre eux, ce qu'ils ont de commun avec les quadrupèdes, avec les reptiles et les oiseaux. Tout ce travail est renfermé dans deux mémoires, dont l'auteur fit hommage à l'académie des sciences. Ils ont été publiés dans le septième volume de ceux des

savans étrangers, ainsi qu'une observation anatomique sur une extrémité inférieure dont les muscles avoient été changés en tissu graisseux, sans aucune altération de leur forme extérieure.

Les premiers essais de Vicq-d'Azyr furent, avec raison, regardés comme des chefs-d'œuvre. En 1774 l'académie des sciences le reçut au nombre de ses membres, et vers le même tems il prit le bonnet de docteur à la faculté de Paris, qui ne tarda pas à lui rendre justice, en le nommant professeur d'anatomie.

Pressé par l'abondance des matières, et par les bornes qui me sont prescrites, je ne puis faire ici qu'une mention rapide des différens ouvrages de Vicq-d'Azyr. L'anatomie des oiseaux étoit presque aussi imparfaite que celle des poissons. Plusieurs savans, en donnant la description de quelques espèces, s'étoient bornés à l'examen de leurs viscères. Belon en a présenté le squelette, sans en exposer les variétés, sans rien dire de son méchanisme, ni des muscles qui servent à le mouvoir. Sténon est le seul qui ait senti l'importance de ce travail, et qui ait eu le courage de s'y livrer. Il a décrit les muscles de l'aigle, mais souvent il les a trop multipliés ; il ne leur donne pas de noms, et

ne les compare point à ceux des quadrupèdes. C'est ce que Vicq-d'Azyr s'est proposé, en décrivant, dans trois mémoires (1), les muscles des oiseaux par régions, suivant la méthode d'Albinus, en suppléant à mesure ce qui manque à l'ostéologie de Belon, en corrigeant les erreurs de Borelli, en donnant aux muscles les noms qui conviennent à leurs usages, et le plus souvent les mêmes que les muscles correspondans ont dans l'homme, qu'il regarde constamment comme le modèle principal, celui dont l'organisation est la plus parfaite.

Dans un quatrième mémoire (2), il décrit, avec la plus grande exactitude, l'organe de l'ouïe des oiseaux. Il le compare avec celui de l'homme, des quadrupèdes, des reptiles, et des poissons. Il résulte de cet examen que les canaux demi-circulaires, et les osselets, sont les parties les plus essentielles de l'organe de l'ouïe, puisqu'ils se rencontrent dans toutes les espèces, et que le limaçon, particulier à l'homme et aux quadrupèdes, n'y est pas indispensablement nécessaire, puisqu'il n'existe pas chez les

(1) Académie des sciences, années 1772, 1773 et 1774.

(2) *Idem* 1778.

oiseaux, qui ont cependant l'ouïe très-fine.

Ici Vicq-d'Azyr examine les rapports qui se trouvent entre la structure et les usages des quatre extrémités de l'homme et des quadrupèdes (1); ailleurs il donne une description plus complette des nerfs des seconde et troisième paires cervicales (2).

Les opinions sont partagées sur la formation de la voix, et les différentes intonations. Galien les attribue aux changemens de la glotte ; Fabrice d'Aquapendente, à l'allongement et au raccourcissement de la trachée-artère ; Ferrein, à la tension plus ou moins grande des ligamens qu'il appelle cordes vocales. Pour déterminer le jugement des physiciens, Vicq-d'Azyr a recours à sa méthode ordinaire, celle de considérer l'organe de la voix dans les différens animaux. Le premier mémoire qu'il a donné sur cette matière (3) contient la description anatomique de cet organe dans l'homme, celui de plusieurs espèces de singes, des quadrupèdes digités, fissipèdes ou solipèdes, celui des oiseaux et des reptiles. Par-tout on

(1) Académie des sciences, année 1774.
(2) *Idem* 1777.
(3) *Idem* 1779.

retrouve l'anatomiste exact, l'observateur éclairé, le naturaliste profond; par-tout il fait admirer cette fécondité de la nature, qui a imprimé à tous les êtres deux caractères nullement contradictoires, la constance dans le type, et la variété dans les modifications. Il est à regretter que ce travail n'ait pas été achevé, et que l'auteur n'ait pas eu le tems de communiquer au public les expériences ingénieuses, par lesquelles il se proposoit d'expliquer la formation des sons, et les modulations de la voix.

En disséquant plusieurs espèces de singes (1), Vicq-d'Azyr a trouvé dans la foiblesse et la gracilité des muscles de leurs extrémités postérieures, comparativement à ceux des extrémités antérieures, la raison pour laquelle ces animaux ne peuvent se tenir long-tems debout. Il a reconnu, sur le mandrill, l'existence de deux trous incisifs, comme dans la plupart des animaux, et une communication évidente entre le sinus longitudinal et les veines du nez.

En considérant les organes nerveux dans

(1) *Idem* 1780. Même année : Recherches sur la structure et la position des testicules dans le fœtus, etc.

toute l'étendue de la chaîne, depuis l'homme jusqu'aux animaux les plus imparfaits, on apperçoit constamment les traces du même systême, qui va toujours en décroissant. C'est le sujet de quatre grands mémoires (1), où Vicq-d'Azyr présente le cerveau disséqué par sa partie supérieure ; la base de ce viscère, le cervelet, la moëlle allongée, la moëlle épinière de l'homme, et ces mêmes parties considérées dans les animaux, en les comparant avec les premières. Quelques couches de plus d'une substance molle, inorganique en apparence, donnent à l'homme toute sa supériorité, comme il doit peut-être à la disposition de ses pouces et des premiers doigts, la création de tous les arts. Vicq-d'Azyr observe que la base du cerveau paroît être l'organe principal du mouvement, puisqu'elle fournit tous les nerfs ; il pense que la partie supérieure est le siège de l'intelligence ; il reste encore à découvrir où peut résider la sagesse.

En disséquant avec soin plusieurs animaux qu'on croyoit dépourvus de clavicules, tels que le chat, le cochon-d'inde, la fouine, la belette et le chien, Vicq-d'Azyr a décou-

(1) *Idem* 1780 et 1783.

vert (1) qu'ils en avoient réellement, ou du moins ce qu'il appelle des os claviculaires, c'est-à-dire des clavicules en partie ligamenteuses, et cachées dans l'épaisseur des muscles, d'où il déduit une nouvelle division des quadrupèdes en trois ordres : ceux qui ont des clavicules entières, ceux qui n'ont que des clavicules incomplettes, ou des os claviculaires, et ceux qui n'ont ni les unes ni les autres.

La structure de l'œuf et le développement du poulet avoient occupé le célèbre Haller. Vicq-d'Azyr a beaucoup ajouté à ses recherches par un mémoire curieux, le dernier qu'il ait donné à l'académie, dans une rentrée publique. Les naturalistes divisent les animaux en ovipares et vivipares. En comparant la structure de l'œuf, ses membranes et ses humeurs, avec les enveloppes du fœtus et les eaux dans lesquelles il nage, on pourroit croire que tous les animaux sont formés également par un œuf couvé intérieurement ou extérieurement.

Après avoir indiqué les travaux académiques de Vicq-d'Azyr, je vais reprendre l'ordre des tems. En 1774 une épizootie re-

(1) *Idem* 1785.

doutable faisoit les ravages les plus effrayans dans les provinces méridionales, et menaçoit de s'étendre sur toute la France. Un ministre véritablement patriote, car il vouloit sincérement le bien de son pays, Turgot invita l'académie des sciences à nommer un physicien et un médecin, pour se transporter sur les lieux. Vicq-d'Azyr fut chargé seul de ce double emploi. N'écoutant que son zèle, il partit sur-le-champ, malgré la rigueur de la saison. A son arrivée, les campagnes dévastées lui présentèrent le tableau de la désolation. Les compagnons dociles des travaux du cultivateur couvroient de leurs cadavres les champs qu'ils auroient dû féconder. La mort portée au loin par des miasmes invisibles les frappoit sur les pâturages, dans les étables; celles de plusieurs fermes étoient désertes.

Le premier soin de Vicq-d'Azyr fut de remonter à la source du mal, d'en reconnoître la nature, d'en chercher le remède, et les moyens préservatifs. Il ne négligea rien de ce qui pouvoit lui procurer quelque lumière, ni les conférences avec les médecins, les vétérinaires et les citoyens de toutes les classes, qui avoient fait des tentatives heureuses ou des observations importantes;

ni la lecture des ouvrages qui avoient été publiés sur ce genre de maladies, ni les ouvertures de cadavres, ni les expériences multipliées.

Ses recherches lui démontrèrent que les épizooties sont évidemment contagieuses; qu'elles se communiquent par le contact médiat ou immédiat; qu'elles ne dépendent point d'un virus que l'air puisse transporter; que c'est une véritable peste, parfaitement semblable à celle qui frappe quelquefois l'espèce humaine. En conséquence, il publia différentes instructions dans les cantons qu'il parcourut; il obtint des ordres du gouvernement, fit établir des cordons de troupes, opposa par-tout des barrières aux progrès de la contagion; et à l'exemple de ce qui s'étoit pratiqué dans les Pays-Bas autrichiens, et en Angleterre, en pareille circonstance, il eut le courage de sacrifier par-tout au salut général les bêtes malades, et même celles qui avoient été simplement exposées à l'infection, en procurant des indemnités aux propriétaires. Après beaucoup de soins, de précautions, de fatigues et de voyages, il parvint à faire cesser le fléau désastreux qu'il avoit entrepris de combattre.

De retour à Paris, en 1776, il fit pa-

roître un ouvrage qui contient la description la plus exacte de l'épizootie, les moyens de la reconnoître, le traitement qui avoit eu le plus de succès, les précautions capables d'en garantir les bestiaux, les différentes méthodes proposées par les auteurs, et la comparaison de cette épizootie avec celles qui avoient affligé, à différentes époques, le territoire de Rouen, celui d'Amiens, la Flandre maritime, l'Artois, le Soissonnois, la Champagne, la Franche-Comté, l'Orléanois, la Hollande, la Suède, la Guadeloupe et Saint-Domingue.

Vicq-d'Azyr se flattoit, avec raison, d'avoir bien servi son pays ; il se réjouissoit du succès qu'il avoit obtenu dans une mission délicate et pénible ; les plaintes injustes de l'intérêt personnel mal éclairé, les propos obscurs de la jalousie empoisonnèrent sa jouissance, et jettèrent dans son ame sensible un germe de chagrin qui fit le tourment de sa vie. Malheur à l'homme qui parvient à la célébrité, s'il ne sait pas endurcir son cœur contre les traits piquans de l'envie !

Persécuté pour avoir bien fait, Vicq-d'Azyr crut pouvoir imposer silence à ses ennemis en faisant mieux encore : ce moyen ne

servit

servit qu'à les irriter davantage. Nommé commissaire général pour les épidémies, il ne voulut pas se charger seul de cette importante fonction. Il s'adjoignit six de ses jeunes confrères de la faculté de Paris, dont il connoissoit le zèle et les talens, pour être ses collaborateurs; et pour consultans, six des médecins les plus célèbres de la capitale. Ce nouvel établissement, adopté par le ministère, prit le titre modeste de société pour le épizooties.

Les questions qui avoient été proposées à ce sujet, par le gouvernement, aux médecins des provinces, avoient produit en réponse un grand nombre de bons mémoires. On s'apperçut bientôt de l'avantage inappréciable qui pouvoit résulter, pour les progrès de l'art, d'une pareille correspondance. On ne se borna point aux épizooties; tout ce qui pouvoit intéresser également la santé des hommes, devint l'objet des recherches de la nouvelle société. Les qualités de l'air, celles des eaux, la situation des lieux, ont la plus grande influence sur l'état physique, et peut-être moral des habitans d'une contrée; on s'occupa de recueillir les topographies de chaque canton, pour en former un jour le tableau médical complet de la

France. Les observations particulières peuvent seules conduire à des résultats généraux, sur lesquels on puisse établir des principes simples et invariables, qui servent de règle à la pratique de la médecine; tous les médecins furent invités à communiquer les fruits de leur expérience, pour rassembler, dans un même foyer, les rayons épars de la lumière. L'anatomie, la chirurgie, la chimie, la botanique, l'histoire naturelle, les eaux minérales, les remèdes nouveaux, rien ne fut oublié : d'immenses matériaux arrivèrent de tous côtés, pour concourir à former l'édifice que projettoit la société; et Vicq-d'Azyr étoit l'ame de tous les travaux. A mesure qu'ils se multiplioient, il fallut bien augmenter le nombre des collaborateurs. Celui des associés ordinaires fut porté successivement à quarante-deux.

Tant que cet établissement utile fut peu considérable, on se contenta de le regarder avec indifférence. La rapidité de son accroissement donna de l'ombrage ; et lorsque la société de médecine fut entièrement formée, quand elle eut pour associés ou pour correspondans les médecins les plus distingués, et les savans les plus illustres de Paris, de la

France et de l'Europe ; quand elle tint avec éclat des séances publiques ; quand elle prit sa place entre les académies les plus célèbres, alors les cris s'élevèrent de toute part, les libelles se multiplièrent, et Vicq-d'Azyr ne manqua pas d'être l'objet des traits les plus envenimés de la satyre et de la calomnie. Mais ne réveillons point d'anciennes querelles : et puisque la révolution française a eu le pouvoir des siècles pour détruire, qu'elle ensevelisse comme eux dans l'oubli les viles passions des hommes, les rivalités déshonorantes de deux compagnies qui n'existent plus, et dont les membres sont heureusement réunis ici, avec ceux de l'académie de chirurgie et du collège de pharmacie, pour travailler de concert au bien de la patrie.

En sa qualité de secrétaire-perpétuel de la société de médecine, Vicq-d'Azyr étoit chargé d'une correspondance très-étendue, du dépôt des archives, de la bibliothèque, du recueil de mémoires qui se publioit chaque année, de rédiger la partie de l'histoire, et de prononcer les éloges des membres que la mort avoit enlevés. Son zèle et son activité lui faisoient remplir toutes ces fonctions, non-seulement avec exactitude,

mais de la manière la plus brillante. Est-il nécessaire de rappeller ces éloges tant de fois applaudis, où Vicq-d'Azyr joignoit l'érudition la plus variée, la philosophie la plus profonde, à l'éloquence la plus soutenue, et dont chacun fut un nouveau triomphe pour l'orateur ? Plus de cinquante de ses collègues ont reçu de lui cet hommage, et toujours il sut prendre le ton qui convenoit le mieux. Egalement versé dans toutes les parties de la médecine en parlant de Haller, de Leroy, de Lieutaud, de Gaubius, de Lorry, de Pringle, de Sanchez, de Serrao, de Lamure, et de Lassone; naturaliste avec Linnæus et Duhamel; chimiste avec Macbride, Bucquet, Maquer, Spielman, Bergman, et Schéelle; amateur et peintre des arts avec Watelet; habile politique avec Vergennes; physicien, législateur et philosophe avec Francklin, il sembloit réunir toutes les connoissances, avoir tous les talens, et possédoit sur-tout celui de les faire valoir dans les autres.

Les succès multipliés de Vicq-d'Azyr, dans ce genre de littérature, le mettoient, sans contredit, au rang des premiers écrivains. Depuis long-tems l'opinion publique lui désignoit une place à l'académie française. Il

l'obtint en effet en 1788. L'analyse éloquente qu'il fit, dans son discours, des ouvrages de Buffon, prouva qu'il étoit digne de succéder à ce grand homme.

Au milieu des occupations continuelles dont Vicq-d'Azyr étoit chargé pour la société de médecine, il est difficile de concevoir comment il trouvoit le tems de s'appliquer à d'autres objets. Il donna cependant une édition des œuvres de Pouteau, enrichie de notes considérables. Il traduisit un ouvrage italien, sur le Danger des Sépultures dans les Villes, auquel il a joint un discours préliminaire très-étendu, qui renferme l'extrait de tout ce que les auteurs ont écrit sur cette matière importante. Il rédigea le Dictionnaire Anatomique de l'Encyclopédie Méthodique, dont il n'a paru jusqu'ici que le second volume, contenant l'Histoire Anatomique des Animaux. Il devoit faire aussi le Dictionnaire de Médecine ; mais il lui étoit impossible de suffire à tant de travaux. Il a pourtant fourni plusieurs grands articles pour ce Dictionnaire, tels que ceux d'Acupuncture, d'Adustion, et autres, ainsi que plusieurs articles de vétérinaire, qui lui sont

communs avec le citoyen Huzard, notre collègue (1).

On sera de même étonné que Vicq-d'Azyr ait pu se livrer à la pratique de la médecine ; mais il réunissoit trop de talens pour n'être pas recherché par les malades ; et déjà ses succès l'avoient conduit aux premiers rangs dans cette carrière difficile.

Il me reste à parler de son ouvrage favori, de ce traité d'anatomie et de physiologie qu'il n'a malheureusement fait que commencer. Il étoit persuadé que le livre le plus complet de ce genre seroit celui dans lequel chaque description seroit accompagnée de dessins propres à rendre sa lecture fa-

(1) Il est encore plusieurs travaux de Vicq-d'Azyr dont il n'est pas fait mention ici, et qui se trouvent dans les Mémoires de la Société de médecine. Il avoit beaucoup contribué aux projets d'instruction publique présentés à l'assemblée constituante par ses comités ; il a rédigé l'instruction sur la manière d'inventorier et de conserver, dans toute l'étendue de la république, tous les objets qui peuvent servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement, proposée par la commission temporaire des arts dont il étoit membre, et adoptée par le comité d'instruction publique de la convention nationale : enfin, il a donné des observations sur les organes de la génération du canard, publiées dans le bulletin de la Société philomatique, année 1793, n°. 25.

cile, à faire bien connoître des détails toujours si longs et si pénibles à décrire, et dont la seule inspection peut donner une idée convenable. Haller, Albinus, Santorini et quelques autres modernes, après Eustachi, Willis, et Vieussens, ont publié des planches d'anatomie; mais un grand nombre de parties du corps humain n'ont pas été rendues assez fidélement, tels que le cerveau, le cervelet, une partie des viscères de la poitrine, ceux du bas-ventre, une partie des nerfs, des vaisseaux lymphatiques, les glandes en général, les aponévroses et les membranes.

L'intention de Vicq-d'Azyr étoit non-seulement de suppléer à ce qui manque à cet égard dans les ouvrages de ses prédécesseurs; mais de réunir toute l'anatomie de l'homme et des animaux dans une suite de planches coloriées, accompagnées de la description des organes représentés par les figures. Un projet de ce genre étoit assurément le plus vaste et le plus utile. A juger de ce qu'eût été cette collection par les trente-six planches sur le cerveau, dont la description n'est pas terminée, et qui ne laissent rien à desirer, soit pour la pureté du trait, soit pour l'exactitude des détails, soit pour la vérité des

couleurs, on ne sauroit trop regretter qu'un monument aussi précieux n'ait pas été achevé par celui qui avoit eu le talent de le concevoir, et la hardiesse de l'entreprendre.

En lisant le plan de cet ouvrage, on croit voir Michel-Ange esquissant à grands traits la plus étonnante de ses productions, transporté rapidement par son génie sur tous les points d'un immense tableau, tirant de la poussière, avec son pinceau magique, les générations accumulées dans le limon des siècles, et faisant voir d'un même coup-d'œil les habitans du ciel, de la terre et des enfers. C'est ainsi que Vicq-d'Azyr environné de tous les êtres vivans se préparoit à les peindre tous, avec leurs caractères généraux, et les nuances qui les distinguent. Il vouloit d'abord présenter l'homme dans tous ses âges, et toutes les circonstances de sa vie ; ensuite les quadrupèdes, les cétacées, les oiseaux, les quadrupèdes ovipares, les reptiles, les poissons, les insectes, les vers, les polypes; enfin les atômes vivans qu'on entrevoit au microscope. L'homme isolé, dit-il, n'est pas aussi grand; les animaux, sans l'homme, semblent éloignés de leur type. Il vouloit donc réunir les différens corps organisés et vivans dans son ouvrage, comme

ils le sont dans la nature. Il jouissoit d'avance du plaisir de voir rangés, sur une même ligne, tous ces cerveaux qui, dans la suite du règne animal, semblent décroître comme l'industrie.

Il ne l'a goûté qu'en idée, ce plaisir qui eût été la récompense la plus douce de son travail. Ces vains honneurs qu'on lui envioit, les places qu'il avoit occupées à la cour, étoient devenus pour lui une source d'inquiétude et de chagrin. Dans les dernières années de sa vie la crainte empoisonnoit tous ses momens. Des rapports effrayans augmentoient chaque jour la terreur dont il étoit frappé. Une humeur âcre, qu'il avoit long-tems fixée au-dehors, se reporta sur l'intérieur; l'irrégularité de son pouls annonçoit le désordre de ses organes, et sa santé dépérissoit visiblement.

A la fête de l'Etre-Suprême, Vicq-d'Azyr fut contraint d'accompagner le bataillon de sa section, où son absence eût été regardée comme un crime. L'excès de la fatigue, l'ardeur brûlante du soleil, ses réflexions plus capables encore d'aigrir ses humeurs et d'allumer son sang embrasèrent sa poitrine déjà fatiguée par un long rhume. Le lendemain il fit un dernier effort pour aller

visiter les pauvres de sa section qui étoient confiés à ses soins, et suivre la fabrication du salpêtre, dont il avoit la direction. A son retour il fut saisi d'un mal de tête violent, d'un point de côté fort aigu, et d'une fièvre qui troubla bientôt ses idées. Dans le délire qui l'agitoit, il ne cessoit de parler du tribunal révolutionnaire. Tous ceux qui l'approchoient lui sembloient en être les satellites. Il croyoit voir sur l'échafaud qui l'attendoit, Bailly mourant comme Socrate, l'immortel Lavoisier demandant à vivre encore quelques instans, pour completter une découverte importante, poussé brusquement dans l'abîme où s'engloutissoient avec lui, peut-être pour toujours, les vérités les plus précieuses. Ces affreuses illusions augmentoient sans cesse la force et le danger de son mal. Que pouvoient faire les secours de l'art, et tous les soins de l'amitié, contre les écarts destructeurs d'une imagination exaltée par de longues frayeurs? Vicq-d'Azyr expira le neuvième jour de sa maladie, 2 messidor de l'an deuxième, ou 20 juin 1794 vieux style.

En 1779 il avoit épousé mademoiselle Lenoir, qu'il eut la douleur de perdre dix-huit mois après.

Vicq-d'Azyr sera toujours regretté par ses amis, par ceux qui savent apprécier les talens; et le tort que sa perte a fait aux sciences ne se réparera peut-être jamais.

F I N.

De l'imprimerie de la SOCIÉTÉ DE MÉDECINE, rue d'Argenteuil, n°. 211.